

Sa Menzogna, c'est pas du Pippo di Denis BONNEVILLE (La Marseillaise, 24/07/2009)

C'est un rite, une cérémonie. Païen, bruyant, poétique, enragé et engagé, un spectacle de l'italien Pippo Delbono, aussi précisément bâti qu'il peut avoir l'air bordélique, ne peut se recevoir dans l'apathie et le détachement. Depuis plus de 20 ans, cet homme bâtit avec ceux qui, au fil du temps, ont rejoint son armée de Barboni (« clochards »), une oeuvre où surgissent, au milieu de Pasolini, Shakespeare, Chaplin ou Genet, des fragments souvent tragiques ou douloureux de l'Histoire du monde en général et de l'Italie en particulier, et des morceaux de leurs propres histoires, livrés sans fausse pudeur.

C'est toujours le cas avec La Menzogna, créée non sans polémique en octobre dernier à la fonderie Limone de Turin, et présentée à Avignon -où l'homme déclenche toujours les mêmes élans de ferveur ou de rejet dans la salle, et toujours les mêmes files d'attente à l'entrée- dans la Cour du lycée Saint-Joseph, avant une tournée internationale qui a visiblement du mal à faire escales dans sa « botte » natale... On comprend pourquoi : cette fois, c'est l'affaire Thyssen-Krupp -la mort de 7 ouvriers dans l'incendie d'une usine dont on s'est vite aperçu qu'elle était totalement vétuste- qui pose les bases de ce « mensonge ». Rapidement, via le Procès de Kafka, l'intention créatrice de l'expansé Delbono a débordé vers le constat d'une Italie où, chaque jour, trois morts sont provoquées par des accidents du travail -les « morti bianche »-, et plus largement vers les dérives d'un « sistema » schizophrénique, alimenté par la peur, le racisme, l'affairisme, le cynisme, le triomphe de l'apparence, la défense de valeurs « morales ».

Italie dépouillée

Concrètement, la gangrène s'impose sur le plateau dans des échafaudages métalliques et une rangée de vestiaires d'usine. Magnifique dans sa succession de gestes du quotidien, la scène d'ouverture, où des ouvriers vont l'un après l'autre et dans un rituel qui pourrait évoquer les préparatifs d'un torero, entrer dans un couloir mortifère, celui qui conduit, plutôt que vers un lieu de travail, dans un goulot lumineux où l'étranglement est palpable, mène fatalement un homme vers son cercueil de fer, avant que le spectacle ne prenne d'autres rails. Déjà, on pense à ce qui restera probablement le « climax » de l'oeuvre de Delbono, Il silenzio, qui prenait déjà pour point de départ une tragédie, le tremblement de terre qui a dévasté une cité sicilienne. L'émotion, la boule au ventre, est la même ; avec une différence de taille : dans Il silenzio, le fatum menait la danse ; ici la tragédie est le fait des hommes, le fruit pourri de leur corruptions et de leurs forfaitures.

Mafieux encravatés et gominés, putes de télé-réalité à tête de murène, curés ambivalents, tyrannie du portable/appareil photo, lampe de poche scrutatrice et barre de fer terrorisante: un grand manège se met ensuite en route, crescendo jusqu'aux hurlements, dans la foulée de la projection d'une publicité à l'optimisme odieux pour ladite société allemande, et de la courageuse intervention publique d'un prêtre missionnaire, Alex Zanotelli ; une tranchante contradiction à ceux qui seraient tentés d'accuser Delbono d'anticléricisme primaire.

Au coeur de ces sardoniques effusions, observées par un cerbère sur mirador, le ras-le-bol d'un monde qui tourne à l'envers se déploie, dans le mot et dans les gestes, dans des images d'une femme-tribun à tête de pierre ou de multiples strip-teases crispés. De chansons cabaretières allemandes en grandes cavalleries probablement wagnériennes, le climat musical est âpre, à peine contrebalancé par une Barca latina, mais s'apaise dans un final salvateur: la voix de Juliette Gréco, qui vient sceller la poignante complicité entre le grand et gueulant Pippo, dépouillé de ses oripeaux et dans sa nudité originelle, avec le petit, sourd et muet Bobo, inversant la logique du rapport force-fragilité. Dans cette fronde à l'italienne, deux extraits de Shakespeare : Juliette sur son balcon exhortant à l'envie et jusqu'aux cris à casser les castes, et surtout le Roi Lear: « dès que nous naissons, nous pleurons d'être venus sur ce grand théâtre de fous ». A l'issue de La menzogna, on pleure aussi, mais des larmes cathartiques; et l'on remercie ce théâtre insensé, qui tente de contrer l'ignoble « normalité » d'un monde qui griffe en feignant de panser...